

Le Petit Journal

MILITAIRE, MARITIME, COLONIAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ paraissant toutes les semaines

2^e Année. — N^o 95

LE NUMÉRO 10 OENTIMES

1^{er} Octobre 1905

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE
Six mois 3 fr. 50
Un an 6 fr. »

REDACTION — ADMINISTRATION — ANNONCES
Paris, 61, rue Lafayette, Paris
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

ABONNEMENTS (UNION POSTALE)
Six mois 4 fr. 50
Un an 8 fr. »

SOMMAIRE

Les Nouvelles-Hébrides. — Le croiseur cuirassé « Dupetit-Thouars », en route pour la Chine. — Vers l'homogénéité de nos escadres. — Les fêtes régimentaires. — Les vacances de sous-officiers rengagés. — Les « Royal-Marines » anglais. — Les propositions pour la Légion d'honneur et la Médaille

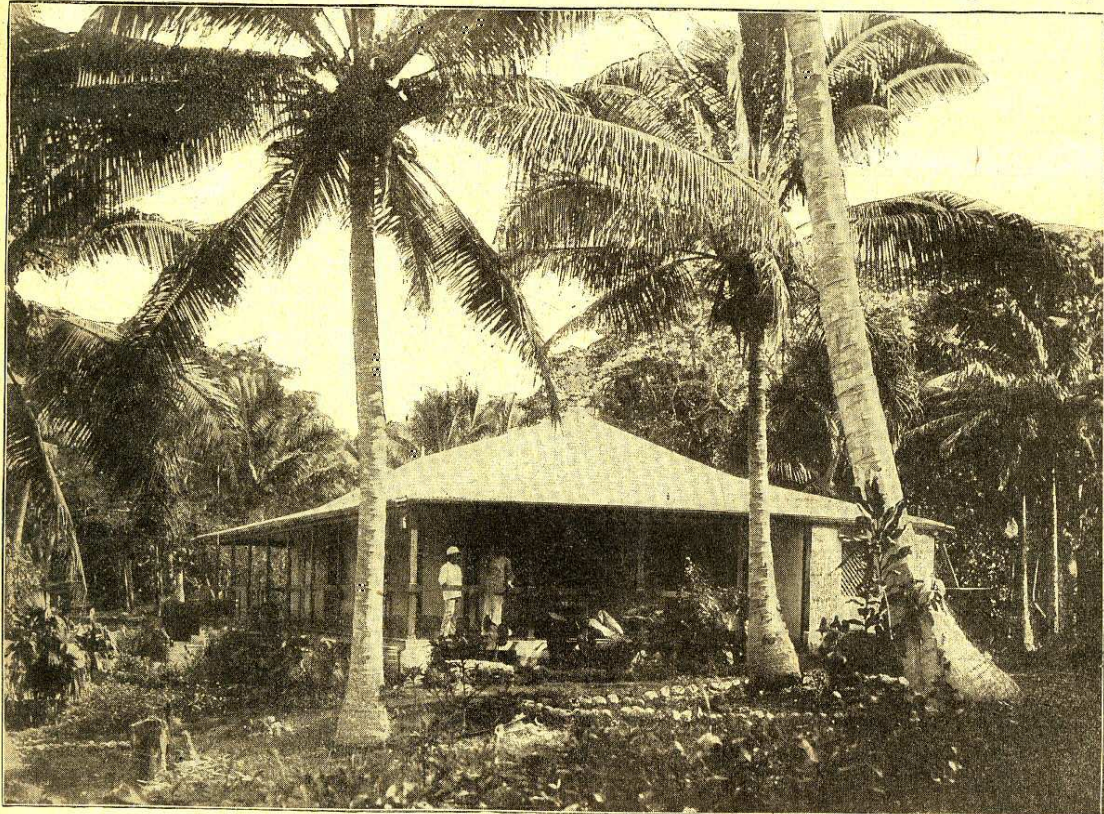
militaire. — La décoration de Saint-Dizier. — Les troubles du Caucase. — Le nouveau vice-roi des Indes. — Le transfert du ministère des colonies. — Le conflit suédo-norvégien. — Le service intérieur des troupes. — Le « Borda » de la marine marchande. — Les essais du « Jean-Bart ». — Petite chronique maritime.

A l'Officiel: Guerre et Marine. — Petite Correspondance.

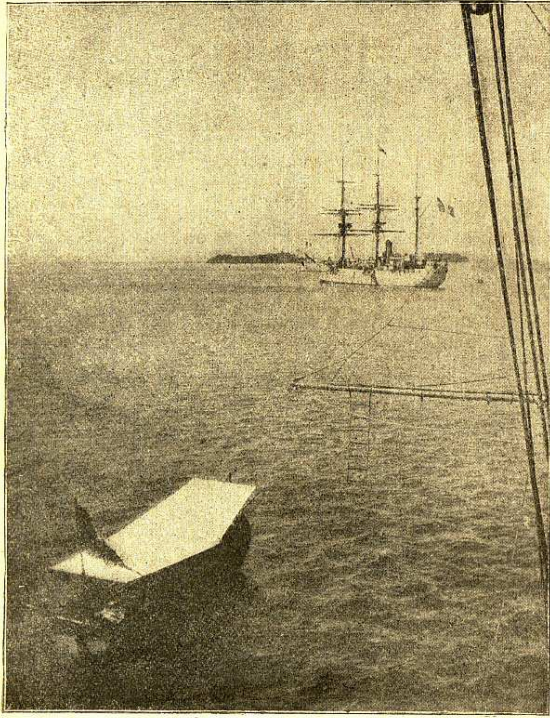
LES NOUVELLES-HÉBRIDES

Un incident. — Impressions de voyage
(Phot. NATHAN, Nouméa.)

Les Nouvelles-Hébrides font à nouveau parler d'elles.
Une expédition a été entreprise en Août, par



AGENCE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE A PORT-VILA (NOUVELLES-HEBRIDES)



L'avis - transport « MEURTHE », dont la compagnie de débarquement vient d'opérer une descente à Mallicolo

L'avis français *Meurthe* et le croiseur anglais *Psyche*, pour punir les indigènes d'une baie située dans le Sud-Ouest de l'île Mallicolo, coupables du massacre de l'équipage de la *Charolaise* et de toute une série de meurtres commis encore en Avril et Juin 1903.

Quand ils aperçurent notre détachement, les indigènes des villages voisins accoururent et, au nombre d'une centaine, se rassemblèrent en armes. Nos marins parvinrent à s'emparer de trois chefs, mais le canonier Moal fut tué d'un coup de fusil; un feu de salve mit en fuite les indigènes, qui ripostèrent sans atteindre personne et laissèrent six des leurs sur le carreau.

Le corps de l'infortuné Moal fut alors placé sur une civière et l'on reprit le chemin du rivage après avoir incendié le village désert.

La petite troupe s'est comportée avec tout le sang-froid et la bravoure qu'en est en droit d'attendre de nos marins.

Au moment où l'avant-garde était sur le point d'atteindre la côte, les indigènes tirèrent encore quelques coups de feu, et une charge de plomb blessa à la cuisse le canonier breveté Le Moulec.

Quelques détails sur les îles, encore indépendantes et sauvages, où viennent de se produire ces incidents, nous paraissent devoir intéresser nos lecteurs :

... Moins de quarante heures après avoir quitté Nouméa et mis le cap au Nord-Est, nous arrivâmes à Port-Vila, dans l'île Vaté ou Sandwich; nous ne devions y jouir que de six heures de jour : je m'empressai de débarquer pour mettre à profit cette courte halte, le lendemain matin.

Port-Vila est l'appellation la plus commune de ce centre, encore très peu habité par les Européens, mais cependant le plus considérable de tout l'archipel néo-hébridais. Nos compatriotes ont baptisé cette capitale en herbe, d'un pays qui a déjà coûté des flots d'encre, du joli nom de Franceville, plus significatif et cher à leurs cœurs.

La localité proprement dite ne se compose guère que de quelques stores ou maisons de commerce; de deux hôtels très modestes; des bureaux de la Société française des Nouvelles-Hébrides, et d'une douzaine environ de maisons d'habitation. Le reste de la population blanche, colons, planteurs, employés, est disséminé, à proximité de Franceville, dans des propriétés très espacées entre elles, au bord de la mer pour la plupart, et que relie un embryon de chemin mulotier ombreux et pittoresque.

Malgré la chaleur étouffante et moite de cette matinée d'hiver tropical, je ne craignis point de monter à cheval et de parcourir ce bout de route pour me rendre compte, par moi-même, de la beauté que l'on m'avait vantée de quelques plantations d'ici. La vérité dépassa tout ce que j'avais pu en concevoir de flateur : aucune description ne saurait peindre avec justesse la luxuriance de la végétation sur ce sol que brûle pourtant un soleil de feu.

D'interminables champs de maïs alternaient avec des plantations de cafés sous bois et de bananiers; de belles allées de bambous, aux frondaisons mouvantes; des bouquets nombreux d'orangers chargés de fruits d'or séparant çà et là d'immenses carrés de haricots, de champs d'indigo et d'ananas. De vastes surfaces étaient plantées, comme en quince, de cocotiers nains aux feuilles bruissantes et dont les fruits pendaient à hauteur d'homme. Toutes ces cultures verdissaient, mirissaient dans une venue superbe; des équipes de travailleurs noirs, courbés sur cette terre embrasée mais féconde, peinaient sous l'œil vigilant du maître, casqué et tout blanc dans la lumière crue : bêches, hoyaux, serpes et rateaux allaient et venaient, soignant l'entretien.

Cette splendeur de la nature, cette prodigieuse fertilité du sol, je devais les retrouver dans toutes les autres îles que je visitai ensuite.

A Api, où je fis deux séjours successifs, je ne trouvai qu'une poignée de colons; mais tous étaient Français, jeunes, entreprenants et tout récemment installés. Malgré bien des difficultés de début, dont la plus grande, assez sérieuse, est inhérente au climat, tous avaient le meilleur espoir de réussir. Ils partageaient leur temps entre la surveillance des travaux de culture, la pêche et les soins du recrutement; car, chose qui semble en peu paradoxale au premier abord, la main-d'œuvre ici n'est guère abondante et surtout ne se rencontre pas souvent sur place; il faut aller d'une île à l'autre pour trouver des travailleurs et les embaucher.

Après que nous eûmes salué au passage les



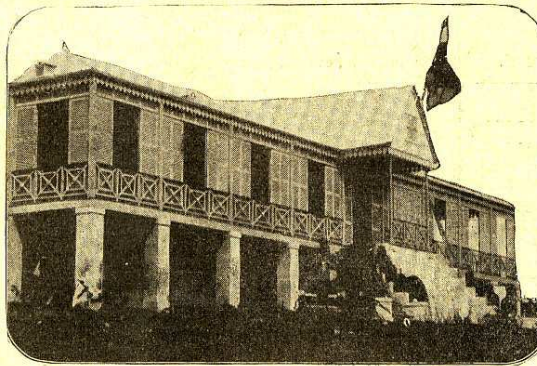
Une tribu dans l'île d'Api

volcans assez débonnaires de Lopéri et d'Ambrym, nous fîmes route pour Port-Sandwich, qui est une vaste et profonde échancrure découpée dans la côte de l'île Mallicolo. Nous y mouillâmes dans une baie magnifique et située, exactement, à 380 milles au Nord-Est de Nouméa.

Ce fut par une température accablante que je me rendis, avec mes compagnons de voyage, à la Mission des Pères Maristes, établie à 5 kilomètres environ dans l'intérieur. Par bonheur, la route n'était qu'un berceau de verdure où cafés, cacoyers, manguiers, orangers, faisaient la haie sur notre passage, et où le bruit de nos pas, sur les branches et les feuilles sèches qui jonchaient le sol, donnait l'éveil à une myriade d'oiseaux multicolores dont nos yeux ne pouvaient suivre le vol dans ce fouillis serré de rameaux verts qui ne permettait que rarement, d'entrevoir un coin de ciel bleu.

La Mission de Port-Sandwich, bâtie dans un site judicieusement choisi, est la plus importante de l'archipel. Les prêtres, dont elle est, en quelque sorte, la pépinière, se préparent ici à leur laborieux apostolat; l'évangélisation des populations de ces îles, encore plongées dans une hideuse barbarie, exige toutes les qualités qu'ils possèdent, tous les talents qu'ils déploient, toutes les abnégations qu'ils ont acceptées et qui sont d'autant plus méritoires que maintenant la France a abandonné ces vaillants pionniers de sa vivifiante influence au loin et de sa grandeur...

Ecoles canaques de garçons et de filles, celles-ci dirigées par des religieuses ayant



Résidence du commissaire délégué français à Port-Vila

formé des sœurs indigènes, nous firent plaisir à voir; quelques élèves montraient une intelligence et des aptitudes tout à fait remarquables.

Le peu de temps que j'avais à dépenser à Port-Sandwich me contraignit à écourter ma visite à cette Mission intéressante et qui devait, dans la suite, devenir le siège de l'évêché des Nouvelles-Hébrides. Je rebroussai chemin avec mes compagnons, sauf l'un d'eux qui resta et qui n'était autre que le futur évêque lui-même, Mgr Douceré.

Je visitai encore les petites îles au Nord de Mallicolo: Rano, Atchin, Wala, pleines de mystères et de sortilèges; je vis encore Aoba, à la côte inhospitalière; Aoré et Malo, situées au bord d'un canal qui évoque le nom d'un de nos grands navigateurs; et, enfin, Spiritu-Santo, si

vaste qu'Esquin, qui la baptisa, la prit pour un continent.

Dans ce rapide voyage, je rencontrai peu d'Anglais établis, sauf quatre ou cinq à Port-Vila ou Franceville; mais leur influence, c'est-à-dire celle de leurs missionnaires, était manifeste partout.

Ce ne sont, d'ailleurs, pas les visées lointaines et mal définies de la vieille Angleterre qu'ils soutiennent *per fas et nefas*; ils ne sont, aux Nouvelles-Hébrides, que les champions des vues non dissimulées de la toute proche et très jeune Fédération australienne. L'ambitieux *Commonwealth* oppose, à Port-Vila, à notre commissaire délégué, nanti de pouvoirs si minces qu'ils en sont puéris, un résident remuant autant que pléni-potentiaire, et qui agit et tranche là-bas tout comme en pays conquis.

Quand donc notre diplomatie, s'armant enfin de fermeté, dénoncera-t-elle un *modus vivendi* qui n'a même pas eu la sanction légale de notre Parlement? Quand donc notre gouvernement, consacrant enfin des droits imprescriptibles et cédant aux revendications les plus légitimes, non seulement de nos nationaux mais aussi d'étrangers désireux de vivre sous notre pavillon, prendra-t-il la seule mesure qui s'impose, et depuis longtemps: l'annexion pure et simple des Nouvelles-Hébrides à la France?

Ces îles, si fortunées au point de vue agricole, sont le complément géographique naturel de la Nouvelle-Calédonie, minière et industrielle; elles en sont l'indispensable grenier d'abondance.

Nous y avons la prépondérance territoriale avec tout près d'un million d'hectares; cette prépondérance appelle notre suprématie politique, sans plus de délai.

CH. DE N.



UN VILLAGE CANAQUE DANS L'ILE D'API

LES NOUVELLES-HÉBRIDES

Un incident – Impressions de voyage (Phot. NETHING, Nouméa)

Les Nouvelles-Hébrides font à parler d'elles.

Une expédition a été entreprise au mois d'août, par l'avis français *Meurthe* et le croiseur anglais *Psyche*, pour punir les indigènes d'une baie située dans le Sud-Ouest de l'île Mallicolo, coupables du massacre de l'équipage de la *Charolaïse* et de toute une série de meurtres commis encore en Avril et Juin 1905.

Quand ils aperçurent notre détachement, les indigènes des villages voisins accoururent et, au nombre d'une centaine, se rassemblèrent en armes. Nos marins parvinrent à s'emparer de trois chefs, mais le canonnier Moal fut tué d'un coup de fusil ; un feu de salve mit en fuite les indigènes, qui ripostèrent sans atteindre personne et laissèrent six de leurs sur le carreau.

Le corps de l'infortuné Moal fut alors placé sur une civière et l'on reprit le chemin du rivage après avoir incendié le village désert.

La petite troupe s'est comportée avec tout le sang-froid et la bravoure qu'on est en droit d'attendre de nos marins.

Au moment où l'avant-garde était sur le point d'atteindre la côte, les indigènes tirèrent encore quelques coups de feu, et une charge de plomb blessa à la cuisse le canonnier breveté Le Moulec.

Quelques détails sur les îles, encore indépendantes et sauvages, où viennent de se produire ces incidents, nous paraissent devoir intéresser nos lecteurs :

... Moins de quarante heures après avoir quitté Nouméa et mis le cap au Nord-Est, nous arrivâmes à Port-Vila, dans l'île Vaté ou Sandwich ; nous ne devions y jouir que de six heures de jour : je m'empressai de débarquer pour mettre à profit cette courte halte, le lendemain matin.

Port-Vila est l'appellation la plus commune de ce centre, encore très peu habité par les Européens, mais cependant le plus considérable de tout l'archipel néo-hébridais. Nos compatriotes ont baptisé cette capitale en herbe, d'un pays qui a déjà coûté des flots d'encre, du joli nom de Franceville, plus significatif et cher à leurs cœurs.

La localité proprement dite ne se compose guère que de quelques stores ou maisons de commerce ; de deux hôtels très modestes ; des bureaux de la Société Française des Nouvelles-Hébrides, et d'une douzaine environ de maisons d'habitation. C'est tout. Le reste de la population blanche, colons, planteurs, employés, est disséminé, à proximité de Franceville, dans les propriétés très espacées entre elles, au bord de la mer pour la plupart et que relie un embryon de chemin muletier ombreux et pittoresque.

Malgré la chaleur étouffante et moite de cette matinée d'hiver tropical, je ne craignis point de monter à cheval et de parcourir ce bout de route pour me rendre compte, par moi-même, de la beauté que l'on m'avait vantée de quelques plantations d'ici. La vérité dépassa tout ce que j'avais pu en conserver de flatteur : aucune description ne saurait peindre avec justesse la luxuriance de la végétation sur ce sol que brûle pourtant un soleil de feu.

D'interminables champs de maïs alternaient avec des plantations de cafés sous bois et de bananiers ; des belles allées de bambous, aux frondaisons mouvantes ; des bouquets nombreux d'orangers chargés de fruits d'or séparaient çà et là d'immenses carrés de haricots, de champs d'indigo et d'ananas. De vastes surfaces étaient plantées, comme en quinconce, de cocotiers nains aux feuilles bruissantes et dont les fruits pendaient à hauteur d'homme. Toutes ces cultures verdissaient, mûrissaient dans une venue superbe ; des équipes de travailleurs noirs, courbés sur cette terre embrasée mais féconde, peinaient sous l'œil vigilant du maître, casqué et tout blanc dans la lumière

crue : bêches, hoyaux, serpes et râteaux allaient et venaient, soignant l'entretien.

Cette splendeur de la nature, cette prodigieuse fertilité du sol, je devais les retrouver dans toutes les autres îles que je visitai ensuite.

A Api, où je fis deux séjours successifs, je ne trouvai qu'une poignée de colons ; mais tous étaient Français, jeunes, entreprenants et tout récemment installés. Malgré bien des difficultés de début, dont la plus grande, assez sérieuse, est inhérente au climat, tous avaient le meilleur espoir de réussir. Ils partageaient leur temps entre la surveillance des travaux de culture, la pêche et les soins du recrutement ; car, chose qui semble en peu paradoxale au premier abord, la main-d'œuvre ici n'est guère abondante et surtout ne se rencontre pas souvent sur place : il faut aller d'une île à l'autre pour trouver des travailleurs et les embaucher.

Après que nous eûmes salué au passage les volcans assez débonnaires de Lopéri et d'Ambrym, nous fîmes route pour Port-Sandwich, qui est une vaste et profonde échancre décapée dans la côte de l'île Mallicolo. Nous y mouillâmes dans une baie magnifique et située, exactement, à 380 milles au Nord-Est de Nouméa.

Ce fut par une température accablante que je me rendis, avec mes compagnons de voyage, à la Mission des Pères Maristes, établie à 5 kilomètres environ dans l'intérieur. Par bonheur, la route n'était qu'un berceau de verdure où café, cacaoyers, manguiers, orangers, faisaient la haie sur notre passage, et où le bruit de nos pas, sur les branches et les feuilles sèches qui jonchaient le sol, donnait l'éveil à une myriade d'oiseaux multicolores dont nos yeux ne pouvaient suivre le vol dans ce fouillis serré de rameaux verts qui ne permettait que rarement, d'entrevoir un coin de ciel bleu.

La Mission de Port-Sandwich, bâtie dans un site judicieusement choisi, est la plus importante de l'archipel. Les prêtres, dont elle est, en quelque sorte, la pépinière, se préparent ici à leur laborieux apostolat ; l'évangélisation des populations de ces îles encore plongées dans une hideuse barbarie, exige toutes les qualités qu'ils possèdent, tous les talents qu'ils déploient, toutes les abnégations qu'ils ont acceptées et qui sont d'autant

plus méritoires que maintenant la France a abandonné ces vaillants pionniers de sa vivifiante influence au loin de sa grandeur...

Écoles canaques de garçons et de filles, celles-ci dirigées par des religieuses ayant formé des sœurs indigènes, nous firent plaisir à voir ; quelques élèves montraient une intelligence et des aptitudes tout à fait remarquables.

Le peu de temps que j'avais à dépenser à Port-Sandwich me contraignit à écourter ma visite à cette Mission intéressante et qui devait, dans la suite, devenir le siège de l'évêché des Nouvelles-Hébrides. Je rebroussai chemin avec mes compagnons, sauf l'un d'eux qui resta et qui n'était autre que le futur évêque lui-même, Mgr Douceré.

Je visitai encore les petites îles au Nord de Mallicolo : Rano, Atchin, Wala, pleines de mystères et de sortilèges ; je vis encore Aoba, à la côte inhospitalière ; Aoré et Malo, situées au bord d'un canal qui évoque le nom d'un de nos grands navigateurs ; et, enfin, Spiritu-Santo, si vaste qu'Esquin, qui la baptisa, la prit pour un continent.

Dans ce rapide voyage, je rencontrai peu d'Anglais établis, sauf quatre ou cinq à Port-Vila ou Franceville ; mais leur influence, c'est-à-dire celle de leurs missionnaires, était manifeste partout.

Ce ne sont, d'ailleurs, pas les visées lointaines et mal définies de la vieille Angleterre qu'ils soutiennent *per fas et nefas* ; ils ne sont, aux Nouvelles-Hébrides, que les champions des vues non dissimulées de la toute proche et très jeune Fédération australienne. L'ambitieux *Commonwealth* oppose, à Port-Vila, à notre commissaire délégué, nanti de pouvoirs si minces qu'ils en sont puérils, un résident remuant autant que plénipotentiaire, et qui agit et tranche là-bas tout comme en pays conquis.

Quand donc notre diplomatie, s'armant enfin de fermeté, dénoncera-t-elle un *modus vivendi* qui n'a même pas eu la sanction légale de notre Parlement ? Quand donc notre gouvernement, consacrant enfin des droits imprescriptibles et cédant aux revendications les plus légitimes, non seulement de nos nationaux mais aussi d'étrangers désireux de

vivre sous notre pavillon, prendra-t-il la seule mesure qui s'impose, et depuis longtemps : l'annexion pure et simple des Nouvelles-Hébrides à la France ?

Ces îles, si fortunées au point de vue agricole, sont le complément géographique naturel de la Nouvelle-Calédonie, minière et industrielle ; elles en sont l'indispensable grenier d'abondance.

Nous y avons la prépondérance territoriale avec tout près d'un million d'hectares ; cette prépondérance appelle notre suprématie politique, sans plus de délai.

CH. DE N.